CULTURE/

Marcel Kanche, qui a un CAP de céramiste, a fabriqué lui-même l'objet disque. PHOTO OLIVIER LONGUET. SOLONGS

«Un Nid» de Marcel Kanche, sombre et lumière

Dans son nouvel album, le sexagénaire presque anar s'obscurcit mais reste d'une clairvoyance rare dans ses textes. Rencontre avec le Poitevin, vigie de la chanson française.

«J'*aurais pu mourir à Woodstock dans les bras d'une héroïne/Charger la mule, charger le corps, chercher le néant.*» Forcément la première phrase de son nouvel album appelle la sempiternelle question à son propos : toujours aussi optimiste? «*Je reste dans l'idée que c'est dans l'ombre qu'on perçoit la lumière. Je suis très Corot et Odilon Redon, je vois tout en gris.*» Les années passent, la sombreur reste en place chez Marcel Kanche, d'une intensité telle que l'âme irradiée s'éclaire. A l'image de ses précédents recueils, la photo qui orne ce disque – cinquante nuances de gris ou presque, seyant autour d'un banc blanc – s'inscrit dans cette ligne esthétique. Il en va de même en musique, cheminant à son tempo sur ces sentiers noirs, buissonniers et bruissants, qui serpentent loin d'une gloire toute tracée qu'il n'a jamais traquée. Et pourtant. Des hits, il en a signé : *Qui de nous deux* par M, *Divine Idylle* selon Vanessa Paradis. «*Un tube, même si c'est une alchimie, cela reste lié à l'interprète, à une voix.* Qui de nous deux, *je l'aurais fait, tout le monde s'en foutrait. Je pense que j'ai écrit beaucoup de tubes, mais ça restera des tubes de plombier.*» Le rire est léger, sa voix toujours aussi grave.

«Ornières». Six ans après son splendide *MOR*, Marcel Kanche persiste donc dans les tonalités aussi sombres que ses textes sont clairvoyants, aux marges de toute classification. Un brin hérétique, en rien cathodique, lui trouve la voie dans les obliques. Ses chansons malaxent jazz, rock, folk, classique et ainsi de suite. «*Les chapelles me m'intéressent pas.*» Certes, mais comme en 2017, il a fabriqué ce disque dans le presbytère protestant qui lui fait office de demeure, à sa main, en prenant le soin et le temps nécessaires pour peaufiner en bon ouvrier qualifié – il a un CAP de céramiste – les aspérités de cet objet unique.
Six ans. «*J'étais un peu tari. Notre chienne de 17 ans est morte. Je lui ai écrit une chanson, et ça a démarré un processus. Le confinement est arrivé, une période de renaissance de la faune et de la flore, sans un bruit, sans avion ni pression. Alors j'ai bossé chez moi, avec tout le loisir de faire des "pains", des erreurs magnifiques, sur mon matériel obsolète.*»
Des premières maquettes au mix final, il a tout réalisé seul aux manettes «*sans notion d'aboutissement*». A ses côtés, des musiciens (batteur, violoncelliste et clarinettiste) qui sont ses voisins, un ami de trente ans qui habite plus loin – le bassiste Jules Bikoko –, sa tendre et chère Isabelle Lemaître K, qui lui donne la réplique et dont il dit qu'elle représente «*le meilleur de lui-même*», et un *guest*, le sudiste Sam Karpienia, qu'il invita en 2020 à Notes à la Mothe, festival qu'il a initié non loin de chez lui. A la clé dix titres, qui creusent le même sillon, «*ces ornières dont il est difficile de sortir*», avec une dimension plus autobiographique pour qui essaie de lire entre les lignes d'une vie, ces plis qui forment des rides et forgent une pensée. «*J'en suis rendu à l'âge du constat. Mon avenir, il est plutôt derrière moi. Je n'ai pas grand-chose à dire à l'humanité qui ne m'écoutera pas.*» Et pourtant il continue.

A 69 ans, le natif de Loches (Indre-et-Loire) a toujours, l'air de rien, des accents d'anarchiste obédience situ. Pas encore ado, il refusa de chanter *la Marseillaise* à l'heure de passer son certificat d'études en auditeur libre, préférant réciter un poème. Un demi-siècle plus tard, *Ni dieu ni maître* était au programme de son hommage à Léo Ferré. Pétri d'intranquillité, l'homme a d'intimes convictions. «*Je suis atterré par le non-entendement du pouvoir en marche, l'écrasement d'un peuple d'une violence sourde, par l'usure. Mais voilà, je n'ai pas une âme de militant, qui va au combat. J'essaie de faire au mieux au quotidien, ne pas polluer, tout récupérer, utiliser des matériaux nobles… Si tout le monde faisait ces pratiques de l'ordinaire, le monde irait peut-être mieux.*» Lui a donné de son temps pour des migrants réfugiés dans son village du pays mellois, en Poitou, et fréquente les paysans avec qui il cause remembrement, contemple les animaux et la forêt dès que possible.

Ascèse. C'est ce monde-là qui habite son *Nid*, un titre tout trouvé à son nouvel album par l'observation d'oiseaux alentour. «*L'endroit où on est bien bien, où on se nourrit, ce qu'on cherche tous. Un nid, c'est joli!*» Le sien abrite une écriture majuscule, viscérale et minimale, et accueille trois textes empruntés à d'autres : *Un Passage* tracé par Virginie Despentes, *Broyant la lumière* par Gildas Veneau, un poète qui lui envoie ses recueils, et *Figure* de Bertrand Belin, un texte qu'il a lu à l'aune de ses propres paradoxes. «*Faire appel à d'autres, ça peut faire du bien. Ça permet de sortir de soi-même. J'essaie d'écrire avec des gens. Ça n'aboutit pas toujours, mais j'aime l'idée du partage, de la porosité.*» Il les déchante d'une voix sobre et sombre, qui rappelle toujours plus Alain Bashung, celui avec qui il entama une longue collaboration. «*Il m'avait appelé chez moi pour me proposer de travailler ensemble. Bref on a passé des heures, des jours, des semaines, pour au final ne rien aboutir en commun. Il y avait une telle proximité, notamment notre enfance… Cette similitude, c'était lui qui l'avait captée.*» A défaut d'avoir communié autour du micro, ces deux alter ego auront scellé une amitié.
Vertigineuse vigie d'une chanson made in France, Marcel Kanche cisèle ses mélodies et sculpte ses phrases, des modèles d'ascèse qui ne sont pas sans rapport avec sa vie d'ermite. Il tâte des guitares et claviers comme il manie la truelle. «*L'élagage, c'est ce que je préfère. Tu construis, tu alignes des trucs, et puis à un moment, il faut aller au mot juste, au plus simple. Comme une bonne douche bien froide! Pour lire beaucoup de poésie, combien de pages entières où seules trois phrases tiennent.*» Lui s'en tient là, artisan qui cultive avec style sa différence, rétif à toute idée de loi des supermarchés où abondent les chantres du précalibré, synonyme de prêt à consumer. Marcel Kanche, singulier suggestif, préfère se faire le porte-voix des errements, des pas de côté, pas calés dans la ligne. «*L'erreur, c'est la voie du succès.*»

JACQUES DENIS

UN NID **(Des Hautes Négligences /L'Autre distribution)**